

Cimarosa pour les fêtes qu'il donna en 1781 pour la naissance du dauphin, protégea les peintres de l'Académie de France à Rome, accumula à Albi, dont il était archevêque, et à Rome de belles collections – il avait une prédilection pour Mengs sans s'interdire une ouverture au néo-poussinisme –, bref la culture, un empire de substitution, fut mise au service de la diplomatie d'une France durement éprouvée par la perte de son empire colonial. Les enjeux à Rome n'étaient pas minces. Avec l'aide de son collègue espagnol, il poussa Clément XIV à supprimer les jésuites ; il fut un artisan de l'élévation de Pie VI au cours d'un conclave de 137 jours ; il protégea l'ordre de Cîteaux des suppressions de la Commission des réguliers. Une partie est consacrée aux relations avec les femmes, sa nièce la marquise de Puy-Montbrun à ses côtés à Rome, la duchesse de Civrac à Versailles, qui introduisit sa petite-nièce à la cour de Louis XVI, la princesse de Santacroce, amante ?, amie très chère plutôt, dont le salon fréquenté par les diplomates enrichissait son réseau. La Révolution, que Bernis vit venir, qu'il prophétisa, mit un terme à deux décennies de cette somptueuse ambassade. Privé des revenus des bénéfices ecclésiastiques qu'il cumulait, il tâcha autant que possible de maintenir à Rome le train d'un représentant d'une grande monarchie. Il fut débordé par l'afflux des émigrés, la « tribu des Polignac », les deux filles de Louis XV qu'il logea dans son palais... Il n'était pas tendre pour ces nobles qui avaient quitté la France et dont les initiatives contre-révolutionnaires lui semblaient relever de la pusillanimité. Tant qu'il le put, il s'efforça de conseiller le duc d'Artois, réfugié à Turin, par l'intermédiaire de Vaudreuil. Loyal envers Louis XVI, dont il déplorait néanmoins les abandons et les faiblesses – n'avait-il pas sanctionné la constitution de 1791 –, indéfectiblement fidèle à la religion de ses pères, il lui fut de plus en plus difficile de concilier à Rome le service d'une monarchie à l'agonie et son statut d'ecclésiastique. Il retarda autant qu'il le put les sanctions pontificales contre l'annexion d'Avignon, la suppression des réguliers, la constitution civile du clergé, pour éviter un schisme. Son hostilité à « l'infâme Révolution » ne suffit donc pas à en faire un paragon de la Contre-révolution. Démis de son poste en mars 1791, évêque réfractaire, il acheva sa vie à Rome où il mourut le 3 novembre 1794. Ces quelques lignes ne suffisent pas à dire toute la richesse des trente chapitres de cet ouvrage, accompagné de tout l'appareil critique souhaitable – plus de 2 600 notes, un index – et d'un beau cahier de 24 pages d'illustrations. Et *last but not least*, une introduction et une conclusion générales, plus des introductions particulières pour chacune des six parties, toutes dues à Gilles Montègre, assurent à l'œuvre, fruit de la compétence de 24 auteurs, une cohérence et une unité particulièrement appréciables.

Claude MICHAUD

Viviane ROSEN-PREST, *La Colonie huguenote de Prusse de 1786 à 1815. La Fin d'une diaspora ?*, Paris, Honoré Champion, coll. « Vie des Huguenots », 2019, 514 p.

L'histoire de l'émigration huguenote vers la Prusse remonte à la révocation de l'édit de Nantes, le fameux édit de Fontainebleau (1685), sujet très controversé de l'historiographie française et européenne. Parmi les colonies de réfugiés français en Europe, celle de la Prusse présente des particularités très intéressantes. Même après cent ans de sa fondation, la Colonie de Prusse réussit à garder une structure administrative avec des privilèges considérables qui avaient contribué au maintien de l'identité religieuse et nationale de leurs membres. La présente monographie étudie une époque charnière, entre 1786 et 1815, qui connut de grands changements durant l'époque des guerres révolutionnaires et napoléoniennes. L'auteur, Vivianne Rosen-Prest, a consacré des recherches très approfondies à ce sujet, qu'elle avait menées dans de nombreuses archives et bibliothèques en Allemagne et en France, dont les résultats sont présentés dans l'ordre logique de l'ouvrage. La première partie de la monogra-

phie s'occupe de la présentation générale de la situation de la Colonie française en Prusse à la fin du 18^e siècle. On peut y découvrir les principales structures institutionnelles de son organisation et de son fonctionnement. Les explications de l'auteur nous permettent de suivre le phénomène de l'acculturation des protestants français et de comprendre par la suite l'importance de leur place dans la société française. La deuxième partie nous présente les changements radicaux apportés par les grands mouvements européens : l'arrivée des idées révolutionnaires, l'apparition brutale du nationalisme moderne qui présente un grand défi et souvent un choix difficile aux membres de la communauté française de Prusse. À cela s'ajoutent l'arrivée d'une nouvelle vague d'émigrés fuyant les gouvernements révolutionnaire et napoléonien et l'occupation française sous laquelle les Français de Berlin jouèrent un rôle d'intermédiaire non négligeable. L'analyse des ruptures et continuités dans l'histoire de cette minorité particulière nous permet de découvrir une facette intéressante d'une histoire européenne pleine de mutations, celle des migrations et des intégrations dont la brûlante actualité n'est pas à démontrer. Ses riches annexes (chronologie, tableaux, documents, bibliographie, index) rendent cet ouvrage très utile pour les chercheurs qui s'intéressent non seulement à l'histoire de la Colonie huguenote de Prusse, mais en général au dynamisme des sociétés européennes au tournant des 18^e et 19^e siècles.

Ferenc Tóth

Kees VAN STRIEN, *Voltaire in Holland, 1746-1778*, Leuven/Paris/Bristol, Peeters, coll. « La République des Lettres », 2016, 501 p.

Faisant suite à un précédent livre paru en 2011 (*Voltaire in Holland 1736-1745*), le présent volume complète le relevé exhaustif des traces laissées par Voltaire, de son vivant, dans l'espace néerlandophone. Suivre l'écrivain le plus célèbre de son temps dans l'espace intellectuel si intense que fut la Hollande du 18^e siècle était assurance d'une riche moisson. Surtout si l'on prend en compte la production journalistique du temps, d'une exceptionnelle richesse. Si l'on a bien compté, cela a supposé le dépouillement d'environ 80 périodiques, dont 25 édités en néerlandais. Contribution de grand prix, s'agissant d'une langue fort peu maîtrisée par la critique voltairiste. L'image de cette personnalité d'exception se reflète donc tant dans la presse à vocation internationale (*Gazette d'Amsterdam*, *d'Utrecht*, etc.) que dans les journaux destinés au public local. Voltaire est à chaque moment de son existence suivi, voire traqué, avec la plus grande attention ; plus particulièrement encore, on s'en serait douté, lors de ses séjours au nord du royaume de France. De même, toutes ses innombrables publications ont été scrutées et commentées. Non d'ailleurs que ce fut toujours avec bienveillance, tout au contraire. Les traditionnels défenseurs de l'orthodoxie politique et religieuse lui sont systématiquement hostiles, en Hollande comme en France. Il est aussi en butte à l'animosité, voire à la haine de quelques ennemis irréductibles. Le trio maudit des bien oubliés Douxfils, Prosper Marchand et Rousset de Missy, dans l'abondante correspondance qu'ils échanget à son propos, ne cesse de débâter contre tout ce que fait, dit, publie Voltaire.

Outre cette inépuisable provende journalistique, Kees Van Strien semble avoir tout exploré, tout lu. Les correspondances, cela va de soi ; de même les fonds d'archives, qui n'ont plus de secret pour lui. Pour autant, il n'a pas voulu faire de synthèse personnelle à partir de cette impressionnante masse documentaire. Il le pose d'emblée : *We have tried to avoid introducing our own judgements* (p. 1). Son objectif, modeste mais combien fécond, a été d'offrir à la communauté des chercheurs une relation détaillée de tout ce qui a pu s'écrire en Hollande à propos de Voltaire entre 1736 et 1778. On peut d'ailleurs parfois quelque peu le regretter. En particulier, on